

est aussi une belle démonstration de la capacité propre à la philosophie de tout penser comme si rien n'allait de soi. Dieu amour, Dieu qui sauve et pardonne, toutes ces formules, qui peuvent être répétées mécaniquement, retrouvent un sens à travers l'exercice philosophique.

Un bon exemple en est fourni par l'analyse d'un texte de Jean de la Croix : comment faire l'expérience de Dieu si la liberté de l'homme moderne demande son effacement ? Ce silence de Dieu, avant d'être analysé par Weber ou Gauchet, est affirmé par Jean de la Croix comme la conséquence de la clôture de la révélation : en Jésus-Christ, Dieu a tout dit. L'homme a pour tâche de dire tout le reste, là est sa liberté et là se joue son salut. Le mutisme de Dieu implique aussi qu'il ne nous demande rien, et que la religion n'est pas un système de devoirs : Dieu ne « fournit pas de code civil, pas de morale, pas de méthode de spiritualité ». Le dernier chapitre condense une petite philosophie du péché : le péché n'est pas un plaisir ; il est même, le plus souvent, dans la mélancolie comme dans l'envie, une souffrance ; il n'existe qu'en tant qu'il est pardonné. Mais, pour être pardonnés, il faut nous approprier le péché. Le laisser dans l'impersonnalité, en le noyant dans un sentiment indéfini de culpabilité, ne peut que nous exclure du pardon et nous rendre ainsi invisibles à Dieu et à sa miséricorde.

Laurence Devillairs

Paul-Louis LANDSBERG

Pierres blanches

Problèmes du personalisme. Le Félin, 2007, 278 pages, 9,90 €.

Ce recueil d'articles, publiés pour la plupart dans *Esprit* entre 1934 et 1939, nous permet de redécouvrir un philo-

sophe qui est une figure majeure du courant personaliste, et dont la pensée témoigne de l'intensité de la vie intellectuelle durant cette période critique. Paul-Louis Landsberg a quitté l'Allemagne en 1933 pour se rendre en Espagne, puis en France, où il fut arrêté en 1943 ; déporté, il mourut au camp de Oramienburg en 1944. Sa philosophie est une « expérience intégrale », écrit Jean Lacroix dans son introduction.

Dans la chair de l'histoire, nous pouvons alors mesurer la complexité de l'action politique, qui doit répondre à des événements imprévisibles et violents, réfléchir sur la dualité de la guerre et de la paix, qui « est inévitable sur le plan temporel ». On met aujourd'hui l'accent sur la cohérence de la pensée de P.-L. Landsberg, qui couvre des champs aussi divers que l'esthétique, la politique, l'éthique et la théologie. Un article à propos de « l'idée chrétienne de personne » nous fait comprendre plus profondément son « noyau religieux » : elle ne peut exister par elle-même, mais à partir de ce qui conditionne son accomplissement, « sa déi-formité ». Une réflexion remarquable sur « la Métamorphose » interroge le réalisme de Kafka d'une manière non conventionnelle, à partir de la corporéité dans son ancrage historique qui la voue à l'isolement, à l'expérience de la mort, mais aussi lui révèle le mystère du monde.

Sarah Brunel

Jacob BOEHME

Quarante questions

sur *l'origine, l'essence, l'être, la nature et la propriété de l'âme, et sur ce qu'elle est, d'éternité en éternité*. Trad. de Louis-Claude de Saint-Martin. Arna Artis, 2008, 350 pages, 40 €.

En 1620, trois ans avant le *Mysterium magnum*, Jacob Boehme, le génial théosophe éclos dans la mouvance de la tradition eckhartienne,

« cherche la formule capable de rassembler dans le raccourci le meilleur la diversité des manifestations de la vie divine, terrestre, spirituelle ». Ainsi s'exprime Bernard Gorceix, éditeur (en 1983) de ce que Boehme appelle lui-même « la perle de la Sagesse ». Boehme répond ici – « non point selon la raison externe, mais selon l'esprit de connaissance » – à quarante questions qui lui furent posées par son ami Balthasar Walter, silésien comme lui. Deux grands thèmes : le feu, qui tout explique que (gestation divine, création, chute et retour), et l'âme, qui est « l'œil de Dieu ». Alexandre Koyré a écrit avec bonheur : « A la métaphysique de la lumière Jacob Boehme a substitué la métaphysique du feu. » « Flambée rustique d'un bois encore humide », qui ne cache rien du « caractère tourmenté, violent, voire destructeur de la combustion ». La traduction colorée de Louis-Claude de Saint-Martin (début de *xvii^e siècle*) porte une lecture qu'elle rend attentive à la beauté du verbe. La force de la pensée, qui exigerait contention d'esprit, s'offre ainsi dans une invite à de merveilleux jeux de langage. Quand la philosophie la plus ardue sait se vêtir des plus somptueux habits ! En conclusion, une reproduction stylisée de la fameuse « sphère philosophique », donnant image de « l'œil merveilleux de l'éternité ». A noter, chez le même éditeur, également dans la traduction de Louis-Claude de Saint-Martin, les *Trois principes de l'essence divine*, autre œuvre majeure de Boehme publiée en 1619 (fac-similé de l'édition de 1802, en deux tomes, 798 pages, 80 €).

Pierre-Jean Labarrière

Ernesto LACLAU

La Raison populiste

Le Seuil, 2008, 298 pages, 23 €.

Le populisme n'a guère la cote et, du point de vue de l'analyse théorique, qu'elle soit sociologique ou proprement philosophique, il ne retient guère l'attention. On le juge flou, insaisissable, recouvrant tant de phénomènes historiques divers qu'il peut sembler un fourre-tout illusoire – en tout cas équivoque. C'est justement de ce « constat » que part Ernesto Laclau, mais pour retourner ce reproche en avantage. L'indétermination de ce concept exige justement sa construction, comme est aussi exigée la construction d'un « peuple », lequel n'est jamais déjà là, en quelque sorte tout constitué. Le mépris souvent affiché par les théoriciens de la foule, la masse ou la multitude, a détourné des analyses nécessaires pour mieux saisir une réalité politique dont E. Laclau n'hésite pas à dire qu'elle révèle, plus que d'autres, la nature même du politique. Nombre d'exemples éclairants sont donnés, dont le boulangisme et le péronisme (et bien d'autres), qui illustrent le propos de l'auteur. Là se trouve sans doute l'intérêt d'un tel travail, plus que dans l'élaboration théorique audacieuse, mais cavalière – voire assez arbitraire et fort abstraite. E. Laclau prend très au sérieux des pensées d'ultra-gauche (Rancière, Zizek, Negri et Hardt), dont la fantaisie grandiloquente et un pseudo-marxisme recyclé ruinent le sérieux qu'on pourrait leur attacher. Mais il est si rare qu'on se penche sur le populisme, que le lecteur, quoique sceptique sur les constructions théoriques, peut trouver ici matière à instruction.

Paul Valadier